

FRÉDÉRIC CHAMBON

LE DERNIER  
VOYAGE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre  
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04251-804-2

Dépôt légal : août 2025





Il est étrange de se retrouver prisonnier de son propre corps, d'exister sans pouvoir agir, sans possibilité de fuir, sans même, hurler sa douleur. Mais le plus effrayant, ce n'est pas l'immobilité. Ce n'est pas l'impuissance. C'est ce silence intérieur, ce vide qui s'installe, lentement, inexorablement. Quand tout s'effondre, que reste-t-il de nous ? L'âme survit-elle à la ruine du corps, ou se dissout-elle avec lui ? C'est l'histoire d'un homme qui, face à sa propre fin, cherche une réponse. Un homme condamné à l'immobilité, mais libre de plonger en lui-même. Un homme qui, au-delà de la douleur et du désespoir, cherche une issue. Une libération...



## Chapitre I

Dans la pénombre de ma chambre, l'air semble figé, chargé du poids des adieux inarticulés. Des murmures étouffés, des regards échangés, des mains qui se cherchent. Chaque détail se grave en moi éphémère et éternel à la foi. Et tandis que mon cœur bat encore au rythme de mes souvenirs, je ferme les yeux. Le passé déferle vague après vague... Et je me souviens...

Je me souviens de ce jour-là où tout commença... Le soleil filtrait à travers les rideaux, dessinant des ombres mouvantes sur les draps. Je sentis sa présence avant même d'ouvrir les yeux, sa respiration calme, la chaleur de son corps tout proche.

— Réveille-toi paresseux...

Sa voix était douce, teintée de ce sourire que je devinais sans le voir. J'ouvris les yeux juste assez pour l'apercevoir, assise sur le bord du lit, sa peau encore marquée par les plis des draps, ses cheveux en désordre.

— Encore cinq minutes...

Elle rit doucement, puis sa main glissa sur mon bras, traçant une caresse paresseuse. Ce dimanche-là, nous n'avions rien de prévu. Juste nous perdre ensemble, sans horaires ni obligations. Une balade au hasard, un café partagé en silence, un verre de vin qui s'attarde entre nos doigts.

— Et si l'on arrêtait le temps ? lui dis-je...

J'avais murmuré ces mots, plus pour moi que pour elle. Elle s'était contentée de sourire, posant sa tête sur mon épaule.

— Si j'avais su qu'on aurait droit à une grasse matinée, j'aurais couché les enfants plus tôt, plaisanta-t-elle.

Je souris en coin, ouvrant les bras pour l'attirer contre moi.

— Ils dorment encore, profitons-en...

Un bruit de pas précipités résonna dans le couloir. La porte s'ouvrit brusquement, laissant apparaître deux silhouettes encore un pyjama. Leur énergie matinale emplit la pièce en un instant.

— Papa ! Maman ! On fait des crêpes ? s'écria la plus petite.

Je me redressai en riant, accueillant les enfants qui grimèrent sur le lit sans la moindre hésitation. Sarah leva les yeux au ciel, faussement agacée.

— La grasse matinée, c'est fini...

— Ce sont eux qui arrêtent le temps, soufflai-je en caressant les cheveux de mon fils.

Nous descendîmes tous ensemble à la cuisine. Tandis que je préparais la pâte à crêpes sous le regard attentif des enfants, Sarah s'approcha et glissa ses bras autour de ma taille.

— Tu devrais écrire un livre de recettes spéciales papas, murmura-t-elle à mon oreille.

— Je préfère leur apprendre à courir plus vite que moi.

Elle rit doucement, appuyant sa joue contre mon dos.

— Toujours ce besoin de bouger... on devrait prévoir une sortie au parc cet après-midi, qu'est-ce que tu en dis ?

— Avec plaisir, mais seulement si tu me laisses leur montrer comment on marque un but parfait.

Les enfants applaudirent à l'idée d'un match de foot improvisé. Ce dimanche s'annonçait simple et heureux, tissé de ses instants qui donnent du sens au quotidien. Dans leurs rires et leurs jeux, je retrouvais cette énergie brute qui m'avait toujours porté. Le sport, la famille, ce mélange d'effort et de tendresse étaient ma véritable raison d'être. Après le petit déjeuner, nous nous préparons pour sortir. Sarah aidait la plus petite à enfiler ses chaussures pendant que je tentais de convaincre mon fils d'abandonner sa cape de superhéros.

— Tu vas avoir du mal à courir avec ça, champion.

— Mais c'est ma cape magique ! proteste-t-il.

— Alors, montre-moi comment elle te fait voler jusqu'à la porte.

Au parc, l'air frais du matin nous enveloppa. Je courais après le ballon, sous les cris de joie des enfants. Sarah, assise sur un banc, nous regardait jouer avec ce sourire qui illuminait mes journées. Par moments, elle se joignait à nous, courant après le ballon, riant aux éclats quand elle réussissait à me le subtiliser. Après le match, nous nous installons sur l'herbe pour un pique-nique improvisé. Les enfants, les joues rouges d'effort, croquaient leurs sandwiches tout en partageant leurs rêves : devenir astronaute, vétérinaire ou joueur de football.

— Et toi papa, c'était quoi ton rêve quand tu étais petit ? demande mon fils.

J'ai pris le temps de réfléchir, en les regardant tour à tour.

— Mon rêve, c'était d'avoir une famille comme la nôtre.

Sarah posa une main sur la mienne, et dans ce moment suspendu, je crus sincèrement que rien ne pourrait jamais troubler notre bonheur.

La semaine de travail s'achevait enfin, pesant sur mes épaules comme un fardeau dont je pouvais déjà sentir le poids s'alléger. La nuit tombait lentement sur l'asphalte, teintant le ciel de nuances indécises entre l'ocre et le bleu sombre. Les phares des voitures coupaient des traînées blanches et rouges qui se confondaient dans mon regard. Encore quelques kilomètres et je retrouverais la chaleur de ma maison, les rires des enfants, le sourire de ma femme. Un autre week-end à écrire dans le livre de nos souvenirs.

Le ronronnement du moteur et le rythme monotone des essuie-glaces semblaient vouloir bercer mon esprit fatigué. Mes paupières étaient lourdes, trop lourdes. Je secouai légèrement la tête pour chasser cette torpeur sournoise qui s'insinuait en moi. Le tableau de bord diffusait une lueur douce, presque hypnotique. Les chiffres numériques indiquent la vitesse : 90 km/h. À peine au-dessus de la limite autorisée, la pluie fine qui tombait rendait la route légèrement glissante, mais rien d'inquiétant. Je connaissais bien ce trajet entre le village de Souprosse et de Tatras.

*Concentre-toi. Juste quelques minutes de plus et tu seras chez toi !* me dis-je.

Je songeais à ma femme qui, sans doute, terminait de préparer le dîner. J'imaginai l'odeur du gratin doré qui flottait dans l'air, le bruit des couverts qu'on dispose, et les petites mains impatientes des enfants tapotant la table en attendant leur assiette. La douceur de ces pensées réchauffait mon cœur, comme une promesse de bonheur tout proche.